

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

God Was Here

René Lapierre

Volume 27, Number 5 (161), October 1985

L'hypothèse Dieu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60405ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapierre, R. (1985). *God Was Here*. *Liberté*, 27(5), 51–59.

RENÉ LAPIERRE

GOD WAS HERE

Puis Dieu dit: «Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance (...).

Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme.

Genèse 1, 26-27

Selon moi, Dieu est une personne exceptionnelle.

Marius Ambrosinus

Devant moi dans l'autobus, tracé au stylo bleu sur le vinyle de la banquette, trois mots: *Valérie was here*. Un peu à droite, mais d'une autre main: *Sophie was here too*. L'information fait toujours sourire, et pourtant elle importe. Il ne s'agit pas d'un vain détail: elle s'adresse au lecteur caché, à son regard, à tout regard. A Dieu, tout aussi bien. Cela paraît à la fois gratuit et nécessaire: à partir du moment où l'existence de Valérie est attestée, parce qu'elle est écrite, elle exige d'être considérée. (Vous entrevoyez une seconde la main peu soignée, le doigt peut-être taché d'encre; dehors la matinée pluvieuse de septembre, et plus tard la plume rouge de Sophie, sa main à elle — plus courte, la peau plus sombre — et tout le reste.) Cela existe donc. Quiconque utilise la formule consacrée se consacre soi-même en retour et se représente — plaisamment mais gravement tout de même — en position historique. (Cartier plantant une croix; Washington contemplant le Potomac; Amundsen arrimant péniblement dans la tourmente quelque frêle pavillon...) C'est la vertu historique de la chose,

tout à coup saisie et détournée avec un petit rire par la manie du touriste: ma tête subitement posée sur les épaules de Lincoln, en costume d'époque; ma propre main *prouvant* dès lors celle de Valérie — celle de n'importe qui — et ma pensée confirmant chaque fois l'Autre comme moi-même. *God is everyone*. Dieu est partout. La nuit venue, des concierges fatigués effaceront tant bien que mal les preuves; cela finira dans l'odeur acide du détergent, la pâte bleuâtre des chiffons. Éternellement vrai, pourtant. Valérie *was there anyway*.

*

On pourrait dire à la manière d'Allen que la grande force de Dieu, c'est d'être tout-puissant. Impossible non seulement d'échapper à son regard, mais encore à ses fins. Dieu est sur toute chose en position historique et en situation de décision, il laisse nécessairement supposer l'existence d'une Vérité dernière et d'un Accomplissement, il est à la fois l'Histoire et le contraire de l'Histoire: Destin qui laisse l'humanité s'ébrouer dans une agitation qui fait sourire, puisque tout est d'avance écrit.

Dieu est autrement dit une question embarrassante, dépourvue de référent d'une part, mais qui pourtant se les approprie tous d'autre part pour aussitôt s'en dessaisir, s'en passer de plus belle. Dieu, bien sûr, a très longtemps été en Occident la vedette d'une somptueuse rhétorique de la preuve, qui établissait simultanément dans ses assertions l'existence divine et le pouvoir des rois, des hommes. Il est d'ailleurs facile de confondre à partir de là la question de Dieu et la critique de l'Institution divine, tant les intérêts matériels sont proches dans le gouvernement humain de l'Affaire éternelle. Les hommes ne sont pas beaucoup plus simples, en fin de compte, que Dieu; ils se trouveraient seulement plus bas dans l'échelle de l'harmonie cosmique, ils risqueraient à tout instant de déranger, indociles et paillards, l'ordre du Plan. Diaboliques.

On ne se donne pas assez souvent l'occasion il me semble de revenir au sens étymologique de *diable*. Or au contraire de dieu (racine védique: «soleil», «lumière») diable ne fait pas appel à un principe absolu (cosmogonique) mais à quelque chose de beaucoup plus relatif; le mot aurait en effet la même origine que «bal» (comme dans «bal des débutantes»), qui signifie «lancer». C'est-à-dire plus spécifiquement «entraver», «lancer en travers»; signification fort peu auguste, évoquant une poignée de billes lancées sur un parquet. Majesté du symbole tout à coup dérangée par une multitude de signes indociles, petits esprits espiègles et malicieux qui entament l'ordre absolu des choses et du monde, et veulent tout à coup parler (paroles, paraboles viennent aussi du même mot que diable) la signification de l'univers; mordre dans la connaissance. On songe forcément à Adam et Eve, qui ont ainsi payé du Paradis le prix de leur curiosité, le fait de s'être autorisés eux-mêmes à raisonner et à éprouver la convention primordiale, la condition Dieu de leur bonheur. Le diable n'était ni serpent ni pomme, mais langage. Aussi bien, c'était écrit: avaient-ils vraiment le choix? Que deviennent donc les Ecritures sans la Chute? La Passion sans Judas? Dieu sans le diable, sans les hommes? — Et les hommes, à leur tour, sans Dieu?

La religion est là tout de suite, dans ce vide: corps de croyances et de doctrines, de prescriptions et de devoirs; règles pour le corps et pour l'âme, les moyens et la fin. Difficile de voir l'un sans l'autre, évidemment; qui est Dieu? Qui êtes-vous?

On n'imagine pas par exemple de compatibilité entre l'idée abstraite de Dieu (le Dieu, disons, théologique) et l'horreur du monde (la famine d'Éthiopie, les guerres d'Iran; n'importe quelle détresse, collective ou individuelle, et solitaire de toute façon). Pourquoi pas en effet, à ce compte-là, parler aux agonisants d'*Andromaque*, ou de Chopin? Le sentiment que l'on a que cela serait inutile (ou peut-être plus exactement *déplacé*) nous vient probablement du fait que le cours terrestre (comme on le dirait

d'une devise étrangère) de Dieu est fonction du pouvoir des hommes, donc qu'il relève d'une stratégie qui a ses objectifs, son esthétique, ses ruses. Plus rigide le pouvoir, plus forte la représentation. Tout cela relève d'une vision utilitaire du concept, non plus théologique mais théocratique; et tout ce qui échappe aux intérêts de ce pouvoir décourage en fin de compte la représentation courante du divin, sans effet bien entendu sur une misère et une horreur dont elle n'a que faire, parce qu'elles ne la servent pas. Tout le monde a pu entendre Michael Jackson ou Prince appeler sur les foules la bénédiction de Dieu, ou même risquer une petite action de grâces. (Il y a dix ans, vingt ans, Claude Provost et Guy Lafleur se signaient eux aussi en sautant sur la patinoire du Forum; et la nouvelle vague américaine de l'*Evangelical Pop* (The Strypers, Steve Taylor, The Gospel Project, Amy Grant) ne donne guère plus de raisons de sourciller maintenant que jadis les Compagnons de la Chanson, Germaine Dulac ou Claude François. Le pendule revient comme il retournera plus tard, l'intérêt de la chose n'est pas là.)

La principale difficulté de la réflexion théologique est que l'existence de Dieu serait absolue, et formulable indépendamment, en principe, de celle du monde, alors qu'Il est aussi un élément de son système, c'est-à-dire à maints égards l'une de ses productions. L'effet Dieu n'apparaît pas toujours ainsi relié à la cause Dieu, par essence inconnaissable, et de surcroît hypothétique. Les charismatiques, les miracles de Lourdes ou de Fatima, les bénédictions de Reagan ou de Jean-Paul II ne rendent pas les choses plus claires: elles troublent et parasitent au contraire le rapport au divin en le traduisant par un rapport à l'Institution et à l'industrie catholique, elles rentrent Dieu dans l'épaisseur du monde en le forçant à y prendre une part qui ne lui va guère. Il s'y montre ainsi souvent maladroit, démuné; comme incompetent, pour ainsi dire. Einstein admettait volontiers, je crois, le principe d'une âme universelle, d'une essence divine; mais il souriait de l'hypothèse d'un

Dieu *personnel*, auquel il aurait été possible d'avoir recours en quelque manière: «Allons, allons donc...» disait-il chaque fois. Mais peut-être Einstein lui-même se sentait-il à l'étroit sur la Terre? Peut-être aussi la pensée de l'Univers et la théorie de la relativité le plaçaient-elles vaguement lui-même en position divine, ou tout au moins en position de Connaissance? On se rappelle le célèbre dessin qui, après la mort du savant, le représentait devant un tableau noir couvert d'équations, à droite de Dieu le Père à qui il demandait: «Là; tu comprends, maintenant?» Impossible donc de ramener la question de Dieu à une option de croyance ou d'incroyance: elle n'est jamais à saisir dans l'acceptation ou le refus humain de l'hypothèse. Elle serait proprement informulable, en définitive, Dieu devenant plus ou moins chaque fois que l'on s'y essaie une vision du monde, une affaire pour ou contre laquelle il est même possible de se battre et de tuer. Dieu — ou la mort de Dieu — est une arme, la religion une stratégie, l'Écriture un manuel. L'instance suprême déchoit et s'enferme dans les rôles de la parole et de l'échange humains, l'ordonnateur devient ordinateur. Le triomphe de la Contre-Réforme est toujours de toute façon celui de la représentation glorieuse et du scintillement, de l'éblouissement et du truc: *deux ex machina*.

•

Il y a quelques mois notre petite fille, dont c'est la première année à l'école, s'est tout à coup mise à s'occuper de l'Évangile. (L'enseignement religieux n'est plus obligatoire dans les écoles, mais — formation religieuse ou pas — il semble que les enfants accordent une très grande importance aux récits évangéliques, et qu'ils préfèrent les cours de catéchèse aux cours de formation morale. Sans doute est-ce en partie à cause de la loi du nombre, et du désir de faire comme les autres; mais en partie seulement. Parce que la cathéchèse dispose, au contraire de la formation morale, du support d'une *histoire* dont le statut

réel ou fictif inquiète beaucoup les enfants.) Toujours est-il que nous roulions en voiture, elle et moi, quelque part aux environs de Noël. C'était jour d'épicerie, en fin d'après-midi; il neigeait abondamment.

— Ce que je me demande, précisa-t-elle, c'est si ça a existé *pour vrai*.

Je répondis comme je pouvais que je n'en étais pas *absolument sûr*, mais que le principal était qu'on *pouvait* y croire si on le voulait, si on croyait que c'était nécessaire...

— Comme le Père Noël?

Une voiture rouge dérapait vers nous, le toit et le capot couverts d'une épaisse couche de flocons collants. J'ai dû répondre que oui, un peu, que d'ailleurs ça tombait le même jour à cause de ça mais que le cas du Père Noël était tout de même plus simple. Quant à l'histoire de Jésus elle était *de toute manière* intéressante, qu'on la retienne ou non, et j'étais sûr qu'elle contenait d'une façon ou d'une autre beaucoup de choses vraies. N'était-ce pas son avis?

— Surtout pas, se raidit-elle.

L'auto glissait à une intersection sur une plaque de neige durcie. Toujours sa manie de contredire, sans doute; je lui dis mon impression à ce sujet. Mais elle revint à la charge, décidée.

— Moi, je trouve ça *terrifiant*.

Elle avait à peine six ans et demi, le mot m'étonna.

— Qu'est-ce que tu trouves *terrifiant*?

Je rangeai la voiture le long du trottoir, soutenant intérieurement que ma façon de conduire ne devait pas être en cause.

— La voix qui parlait toute seule, la nuit.

— ?...

— Tu sais? «Tu auras *un fils*; et ce fils s'appellera *Jésus*.» On dirait une histoire de fantômes, je trouve ça...

Elle s'arrêta subitement et se tourna vers moi. C'était une chose qui ne m'était, à vrai dire, jamais venue à l'esprit. Sans doute que pour les filles... Je voulus lui expliquer que j'étais très impressionné par

ce raisonnement, qui me paraissait libre, responsable. Je me retrouvai devant une petite fille distraite, qui attendait que j'en finisse et qu'on aille au plus vite choisir le sapin de Noël.

*

La plus forte preuve théologique, c'est-à-dire la plus logique affirmation de l'existence et de la *nécessité* de Dieu dans l'équilibre du Monde, c'est le diable. Principe de l'objection qui motive la *preuve*, œuvre du méchant qui justifie celle du bon, action de la parole (voir l'étymologie de *diable*) défiant l'autorité du Verbe et l'obligeant à se traduire, à s'incarner. Sans le diable point de Chute, point d'Histoire, point d'Humanité ni de Rédemption. Point non plus d'Écritures, ni de Vérité ni d'Erreur. Plutôt un monde blanc; une perfection saturée, silencieuse, préservée de tout langage comme de tout compromis, de tout arrangement. Le monde existerait-il seulement? Ni plus ni moins qu'un livre sans lecteur, une partition sans exécutant sinon sans écriture, sans portée.

Le diable n'occuperait donc pas tant l'enfer que le fond, le bas sur lequel prendrait appui la création et la morale du monde, avec l'idée d'un Commencement et d'une Fin. De là l'Histoire, et de là le Récit, le Livre. Le bon Thomas Chapais avait raison de fulminer, et d'associer la littérature à l'œuvre de Satan. Par là c'est rempli de paroles et de mots, ça parle, ça trouble, ça tiraille: «dans nos cerveaux ribote un peuple de démons...» Baudelaire célébrait cela même que Chapais redoutait, l'un et l'autre parlaient on le sait bien de la même chose; celui-ci disant non, comme l'ange, et l'autre consentant: homme du gouffre, de l'abîme et de la *responsabilité* destinaire.

Aussi bien: ruse pour ruse, l'homme se sert lui aussi du diable pour se remonter, se percevoir plus nettement dans l'échelle de la distance qui le sépare de Dieu. L'humain et le divin se formulent quelque part par le diable, qui a d'ailleurs ses avocats au Vatican, dans l'instruction des causes de sainteté, et qui em-

pêche sans doute ainsi un tas de sottises. Un «bon diable», n'est-ce-pas, qualifie et détermine l'humain plus facilement qu'un «bon dieu».

Pourquoi donc, au fait? Peut-être parce que la ténébreuse sexualité de Dieu refuse de s'exprimer sur le mode divin, et qu'elle adopte plutôt pour se traduire le plan oblique de la déchéance, la transformation du plus beau des Archanges — Lucifer — en Prince des Ténèbres. (Le langage populaire le confirme constamment: *to be horny*, avoir des cornes, renvoie respectivement à l'intention et à la tromperie sexuelles, allègue le sabot fourchu, le pied-de-nez.) Mais peut-être est-ce surtout, comme le suppose Didier Dumas*, parce que dès lors «l'ange déchu peut jouir (...) et que la jouissance interdite est son domaine». Ainsi est-il «aux yeux de Dieu un des seuls interlocuteurs valables, puisqu'il est le seul capable de lui tenir tête». (Ainsi Dieu délègue-t-il sur terre un ange exterminateur, l'Archange Michel, tout comme Aphrodite donne naissance à Antéros pour compléter, dialectiser l'image et l'action d'Eros.)

Le messager de Dieu alors est effectivement terrifiant puisqu'il dénie la sexualité, confisque le sexe dans l'œuvre de génération. Plus exactement, selon Dumas, il effacerait par le fait même la suture généalogique et confondrait les êtres et les générations, condamnant l'impensé généalogique du sujet à l'errance et au retour — fantômatique si tant est que l'habitude du fantôme soit de revenir, celle du Revenant de reparaitre. Le fantôme occupe et hante silencieusement comme l'angoisse, comme la peur de ce qui n'a pas de cause visible, de nom (d'origine ni de Fin), de terme; l'ange exterminateur au contraire serait celui qui distingue et délie, corps et langues. Celui qui arrêterait le mouvement de reprise et d'écho du fantôme, la cascade des oublis, et du même coup la dette obscure au monde antérieur du sujet. Il trancherait, et rétablirait l'histoire. L'ange exterminateur besognerait autrement dit dans le désordre de l'ange déchu, *sans lequel rien n'aurait jamais été dit ni perçu*, c'est-à-dire distingué du néant et distrait par

* *L'Ange et le fantôme*, Paris, Editions de Minuit, 1985.

conséquent de l'angoisse, du chaos. Le diable *parle* toujours, et profère constamment de la sorte d'indispensables malédictions (encore une fois, littéralement, le fait de *dire le mal*) qui soutiennent et expliquent le travail de l'ange, motivent l'intervention du divin.

Dieu sans le diable, le diable sans Dieu seraient l'un et l'autre, de toute façon, dans une position intenable, également dieux pour rien. Bibelots comme dans bible, pantins dans panthéon. Le système relatif du monde serait ruiné tout à fait, je suppose, encore qu'il ne soit pas évident qu'il tienne à quelque chose. Il y a toujours tout de même une voix dans le noir, la mort au fond. Et au-delà? Au-delà?

Il serait difficile, devant le monde *seul*, d'alléguer plus longtemps la littérature; derrière l'écriture n'y a-t-il pas aussi un mort? Alors l'artiste serait un revenant; et aussitôt le fantôme reparait, exigeant et oublieux, imposant à l'ange de trouver des noms, de distinguer, de voir. De chercher en diable, de griboiller n'importe quoi.

Valérie was here. Sophie was here too.